

*Le protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne, par M. l'abbé Jacques Balmes.*

L'intelligence de l'homme est presque toujours soumise, sans s'en apercevoir, à l'autorité d'un autre homme : c'est là un fait incontestable qui ressort de l'étude même de la science, dont la base repose sur un fond d'autorité, et dont l'édifice s'écroulerait à l'instant où on voudrait y introduire un esprit d'examen entièrement libre. Les hommes qui se piquent le plus de liberté de penser, subjugués dans les sciences par l'ascendant qu'exerce le génie, sont, sur une infinité de points, des élèves dociles lors même qu'ils se croient des philosophes indépendants. S'ils appliquaient rigoureusement la méthode de Descartes à quelques-unes des questions qu'ils ont le plus étudiées, ils se trouveraient avoir plutôt des croyances que des convictions. Le catholicisme est donc loin de faire un outrage à la raison humaine lorsque lui présentent les titres qui prouvent sa divinité, il exige d'elle la foi, cette foi que l'homme accorde avec tant de facilité à un autre homme, dans toutes sortes de matières, et même dans celles où il se croit le plus instruit. Puisqu'il y a dans l'homme cette irrésistible tendance à suivre les pas d'un autre homme, l'Eglise catholique ne rend-elle pas un éminent service à l'humanité, en lui signalant d'une manière sûre, le chemin par lequel elle doit suivre les traces de l'Homme-Dieu ? Ne met-elle pas de cette manière la liberté humaine à couvert, et ne sauve-t-elle pas en même temps, d'un terrible naufrage, les connaissances les plus nécessaires à l'individu et à la société ? Quel service le protestantisme a-t-il donc rendu aux sociétés modernes en niant la nécessité de l'autorité, cette force qui est seule capable de maintenir l'équilibre dans l'intelligence individuelle, comme dans l'ordre social ? Ainsi l'auteur est dans la vérité et dans la justice, lorsqu'il accuse le protestantisme, dont l'influence a inoculé le germe du doute, en matière de religion, à la société moderne, d'avoir travaillé à y faire naître et à y répandre l'irréligion, l'athéisme, et cette indifférence funeste, cause de la plupart des maux de notre temps. Pour rendre ce fait déplorable plus évident, M. l'abbé Balmes rappelle qu'en Allemagne même, c'est-à-dire dans le pays natal du Protestantisme, un ministre protestant, le baron de Starch, a écrit qu'il n'y a pas un seul point de la foi chrétienne que l'on n'ait vu ouvertement attaqué par les ministres protestants eux-mêmes.

Mais si le protestantisme porte dans son sein un germe de dissolution et de mort, comment a-t-il pu résister à des adversaires aussi puissants que le sont, d'un côté la religion catholique, de l'autre l'irréligion et l'athéisme ? Parce qu'un individu peut s'abîmer dans l'irréligion, dans l'athéisme ou dans l'indifférence, mais que ce malheur ne peut arriver à un peuple ; un homme peut devenir complètement irréligieux, la société jamais. La religion étant une nécessité sociale, le protestantisme, qui est comme l'ombre de la religion chrétienne, ne saurait disparaître entièrement, à moins qu'une autre religion ne prit sa place ; or, comme, dans l'état actuel de la civilisation, aucune religion ne peut le remplacer que la religion catholique, il est évident que les diverses sectes protestantes continueront de scandaliser de leurs variations les pays où elles se sont introduites, jusqu'à ce qu'ils reviennent à la primitive et véritable croyance.

Dans la comparaison du catholicisme avec le protestantisme, lequel trouve-t-on le plus favorable à la vraie liberté, au véritable progrès des peuples ? En réponse à cette question le catholicisme a droit à la reconnaissance du genre humain, car c'est lui qui a civilisé les nations qui l'ont professé, et la civilisation est la vraie liberté. Si la civilisation européenne a fait des progrès depuis le seizième siècle, les attribuer au protestantisme, ce serait se servir de ce raisonnement justement déclaré sophistique par les dialecticiens : *Post hoc, ergo propter hoc; après cela, donc à cause de cela* ; car c'est avant et sans le protestantisme que l'influence du catholicisme avait préparé la splendeur dont l'horizon religieux, intellectuel et moral de l'Europe a brillé depuis, en dépit des nuages dont l'ont obscurci les vapeurs délétères qu'exhale l'action dissolvante du rationalisme protestant. « Si un jour, dit M. l'abbé Balmes, l'Europe était destinée à souffrir de nouveau quelque bouleversement général et effroyable, soit par une violente irruption du paupérisme sur les pouvoirs sociaux et sur la propriété ; si ce colosse qui s'élève dans le Nord, sur un trône assis parmi des neiges éternelles, portant l'intelligence dans sa tête, et la force aveugle dans ses mains, disposant à la fois des moyens de la civilisation et de ceux de la barbarie, et promenant sans cesse sur l'Orient, le Midi et l'Occident, ce regard avidé et avide qui est dans l'histoire le signe caractéristique de tous les empires envahisseurs ; si,

épianant un moment favorable, il se précipitait dans quelque tentative contre l'indépendance de l'Europe, alors peut-être aurait-on une preuve de ce que vaut, dans les grandes extrémités, le principe catholique ; alors on toucherait de la main le pouvoir de ce cette unité proclamée et soutenue par le catholicisme ; et, en se rappelant le moyen-âge, on viendrait à reconnaître une des causes de la faiblesse de l'Orient et de l'énergie de l'Occident. « En preuve de cette puissance du principe catholique, dans les circonstances extrêmes, l'auteur, inspiré d'un sentiment d'orgueil national, dont la source est la justification, cite un fait emprunté à l'histoire contemporaine, et rappelle « que le peuple, dont l'héroïque courage a brisé le pouvoir de Napoléon, est le peuple appelé proverbialement catholique. »

L'esclavage, cette plaie hideuse qui dévorait le corps de la société antique, quelle main en a guéri insensiblement la civilisation chrétienne, sans recourir à l'emploi d'aucun moyen violent ? L'histoire répond encore que c'est à l'Eglise catholique que l'humanité doit le plus beau fleuron de sa couronne terrestre, l'abolition de l'esclavage, cette victoire décisive qui l'a relevée, dans l'ordre temporel, de l'abaissement où l'avait précipitée la chute du chef de la famille universelle. Et l'odieuse chaîne a été brisée sans que la société ressentit aucune secousse, par la seule force de diffusion des idées chrétiennes ; exposée à l'action de cet irrésistible agent, elle est allée se relâchant peu à peu, se dénouant, et enfin tombant en pièces. La philosophie, par un de ses organes fondamentaux par la voix d'Aristote, avait proclamé la justice de l'esclavage : le catholicisme, au contraire, avait justifié d'avance la signification de son nom, en répandant, par la bouche de l'apôtre saint Paul, la semence de ces paroles : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi, qui est en Jésus-Christ ; car vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ : il n'y a plus de Juif, ni de Grec ; il n'y a plus d'esclave ni de libre ; il n'y a plus d'homme ni de femme ; car vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » Et la parole féconde de l'apôtre avait couvert l'Europe de ses fruits de liberté, quand les passions d'un enfant apostat de l'Eglise sont venues protester contre les bienfaits dont seize siècles d'efforts incessants de la virginale épouse de Dieu avait doté la société.

Si, poursuivant l'examen de l'œuvre catholique comparée à la démolition protestante, on recherche la cause de l'immense supériorité de la civilisation européenne sur toutes les autres, soit anciennes soit modernes, on découvre bientôt qu'elle doit cet incomparable avantage à la possession des vérités constitutives de l'individu, de la famille et de la société, considérés comme êtres moraux. Mais d'où lui vient cette connaissance, que seule elle possède au monde ? Du catholicisme, répond toujours l'histoire. La véritable civilisation consiste dans la perfection simultanée de l'individu et de la société. Le christianisme a dit, dans les actes de ses apôtres : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus; il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*. En révélant ainsi à l'individu la grandeur de ses devoirs, et en posant la limite où ils cessent de l'obliger envers la société, la parole apostolique a donné à l'âme un arbitre, et lui a inspiré le noble sentiment des droits de la conscience et de la dignité personnelle de la créature réhabilitée à l'image de Dieu.

Et le lien de la famille, n'est-ce pas le catholicisme qui l'a rendu indissoluble ? N'est-ce pas lui qui a relevé la femme de l'abjection qui la dégradait encore partout où ne règne pas le christianisme, pour la replacer au rang de digne compagnon de l'homme ? A toutes les époques de l'histoire, aussi bien au milieu des siècles barbares, où des peuples féroces flottèrent péle-mêle au sein de l'Europe envahie, qu'au tems des excès de la féodalité et qu'aux âges postérieurs des abus de la puissance royale, la papauté n'a pas cessé un seul instant, depuis le jour de sa divine institution, de veiller à la garde de la sainteté du mariage, cette base sur laquelle repose la civilisation. L'Asie nous apprend ce qui serait advenu de l'Europe, si les pontifes de Rome avaient jamais reculé d'un seul pas devant l'impétuosité des passions. Il a fallu que durant seize siècles l'organisation morale, donnée à la famille par le catholicisme, eût eu le tems de pousser des racines profondes dans le sol chrétien pour n'en être pas arrachée par la main de Luther, par la main du fondateur du protestantisme, qui a écrit qu'en ce qui est de savoir si l'on peut avoir plusieurs femmes, c'est là une chose qui n'est ni permise, ni prohibée, et que, quant à lui, il ne décide rien. A travers les époques les plus diverses, et au milieu des circonstances les plus difficiles, le catholicisme, avec une constante et inébranlable fermeté, a maintenu sans tache la sainteté du mariage, ce palladium de la famille, et, à la première rencontre avec les